

M. de Riez regarda avec étonnement la jeune fille qu'il avait toujours connue si humble, si effacée, dans sa position de subalterne. Elle lui apparaissait soudain comme grandie. Son clair regard, brillant d'énergie, lui révélait une volonté et un dévouement. Il comprit que cet enfant serait son aide le plus sûr, le soutien de ces infortunées. Il se leva.

Tiomane entraîna M. de Riez tout à l'extrémité de la chambre. Autour d'un guéridon de mosaïque, quelques sièges, isolés par des paravents, formaient un coin à part dans la vaste pièce. Ils s'assirent de chaque côté de la table, en face l'un de l'autre.

— Maintenant, monsieur, dit-elle, je vous écoute. Ce que je puis vous assurer d'avance, moi, c'est de mon entière dévotion à celle qui m'a élevée, et qui me trouvera toujours pour la soutenir dans ses malheurs. Je vous jure aussi d'avoir du courage . . . du courage pour tous.

Le chancelier ne put se défendre de serrer la petite main loyale qui se tendait vers lui dans un geste de résolution. — Cette fois, il pouvait s'expliquer sans détours. Le désastre était absolu. Il n'y avait plus rien à espérer à attendre d'aucun côté. Quelques mois auparavant, M. de Sorgues avait justement placé ses derniers capitaux en actions de la banque Zadig frères. Les Zadigs venaient de déposer leur bilan. C'était la ruine complète.

— Pauvre, pauvre marraine ! . . . murmura Tiomane.

Sans s'attarder aux lamentations, elle pria M. de Riez de lui tracer un plan de conduite, qu'elle se chargeait de soumettre à sa marraine. Le chancelier y avait déjà réfléchi, et toutes mesures étaient arrêtées dans son esprit. D'abord, en premier lieu, la liquidation de ce train de maison écrasant. Mais où emmener madame de Sorgues qui avait perdu ses parents, et dont les deux sœurs vivaient mesquinement à Malte, mariées à des Italiens ? A l'hôtel, peut-être, car si modeste qu'eût été une installation nouvelle, son contrat de mariage, l'associant à la fortune de son mari, la rendait également solidaire de ses pertes, de ses dettes. Les créanciers, et ils étaient nombreux, s'abattraient certainement sur les bribes de la succession. Ils poursuivraient la veuve de réclamations, de saisies. En y songeant, mieux valait encore quitter immédiatement le pays, se réfugier à Constantinople, par exemple ! Pendant ce temps, M. de Riez dresserait le triste inventaire. Quant aux ressources d'existence pour l'avenir, madame de Sorgues possédait de splendides bijoux, dont la vente lui constituerait un revenu. Plus tard, Guillaume pourrait aider sa famille. Dès maintenant, il eût été à souhaiter qu'il tournât ses visées vers la carrière d'ingénieur, autrement lucrative que celle du soldat.

— Certes, vous devez avoir raison, monsieur, dit douloureusement Tiomane, raison en tout . . . mais vous oubliez, il me semble, un autre appui . . .

Il la regarda en hochant la tête.

— Non, cet appui dont vous parlez n'existe pas. Après la mort du consul, l'état navrant de ses affaires ne pouvait manquer de transpirer. Il n'était plus là pour répondre de ses dettes et relever la situation compromise. Les créanciers, inquiets, devaient forcément s'informer. Leurs alarmes se répandirent bientôt dans le public. Le fiancé est venu m'interroger. J'ai dû déclarer la vérité. Alors, il m'a très nettement averti que sa situation de fortune ne lui permettait pas une union exclusivement de cœur, M. de Sorgues constituait à sa fille soixante mille livres de rente.